

XXII

LE FRÈRE DE LAIT

— DIALECTE DE TRÉQUIER —

ARGUMENT

Cette ballade, qui est une des plus populaires de Bretagne, et dont je dois des variantes à M. l'abbé Henry, se chante, sous des titres différents, dans plusieurs parties de l'Europe. Fauriel l'a publiée en grec moderne; Burger l'a recueillie de la bouche d'une jeune paysanne allemande, et lui a prêté une forme artificielle; *Les morts vont vite* n'est que la reproduction artistique de la ballade danoise: *Aagé et Elad*. Un savant gallois m'a aussi assuré que ses compatriotes des montagnes du Nord la possédaient dans leur langue. Toutes reposent sur l'idée d'un devoir, l'obéissance à la religion du serment. Le héros de la ballade allemande primitive, comme le grec Constantin, comme le chevalier breton, a juré de revenir, et il tient parole, quoique mort.

Nous ne savons à quelle époque remonte la composition des deux chants allemand et danois, ni celle de la ballade grecque; la nôtre doit appartenir aux belles années du moyen âge, le dévouement chevaleresque y brillant de son plus doux éclat.

I

La plus jolie fille noble qu'il y eût en ce pays-ci à la ronde était une jeune fille de dix-huit ans, nommée Gwennolaïk.

Le vieux seigneur était mort, ses deux pauvres sœurs et sa mère; tous les siens étaient morts, hélas! excepté sa belle-mère.

AR BREUR MAGER

— IES TREGER —

I

Braon merc'h dijentil a oa drema tro-war-dro,
Eur plac'hik triouec'h vloa, Gwennolaïk he hano.

Naro ann otro koz he diou c'hoar baour, hag he mamm;
Naro holl dud he zi, siouaz d'eil med he lez-vamm.

164 CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

C'était pitié de la voir, pleurant amèrement, au seuil de la porte du manoir, si douce et si belle!

Les yeux attachés sur la mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait, sa seule consolation au monde, et qu'elle attendait depuis longtemps;

Les yeux attachés sur la mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait. Il y avait six ans passés qu'il avait quitté son pays.

— Hors d'ici! ma fille, et allez chercher les bêtes; je ne vous nourris pas pour rester là, assise. —

Elle la réveillait deux, trois heures avant le jour, l'hiver, pour allumer le feu et balayer la maison;

Pour aller puiser de l'eau à la fontaine du ruisseau des nains, avec une petite cruche fêlée et un seau fendu.

La nuit était sombre; l'eau avait été troublée par le pied du cheval d'un chevalier qui revenait de Nantes.

— Bonne santé, jeune fille; êtes-vous fiancée? —

Et moi (que j'étais enfant et sotté!), je répondis: — Je n'en sais rien.

True oa he gwelet war dreuzo dor ar maner,
O skuillan daelo éru, hag hi ker reiz ha ker kaer!

O sellet war ar mor, o klask lestr he breur mager,
He holl gonfort er hed, oa he c'hortoz pell amzer;

O sellet war ar mor, o klask lestr he breur-mager;
Achuet oa c'houec'h vloz 'ba oa eet kuit deuz ar ger.

— Tec'het tu-hont, ma merc'h, hag it da glask al loened;
Ne eann ked d'ho magan evit chom aze chouket. —

Diou teir heur kent ann de hi oa dibunet gant hi,
Er goan, da c'houean tan, ha skuban peb korn ann ti;

Da vont da gerc'hat dour da feunteun-gwer-ar-c'horred,
Gand eur c'hoz-podik toull hag eur zeillik direonet.

Ann noz a oa tenval, ann dour oa bet stravillet
Gant karn marc'h eur marc'heg o tistrei euz a Naoened.

— Iec'hed mad d'hoc'h plac'hik; ha c'houi a zo dimezet? —
Ha me isouang ha sod a respontaz: — N'ouzonn ket.

LE FRÈRE DE LAIT.

165

— Êtes-vous fiancée? Dites-le-moi, je vous prie.

— Sauf votre grâce, cher sire; je ne suis point encore fiancée.

— Eh bien, prenez ma bague d'or, et dites à votre belle-mère que vous êtes fiancée à un chevalier qui revient de Nantes;

Qu'il y a eu un grand combat; que son jeune écuyer a été tué, là-bas; qu'il a été lui-même blessé au flanc d'un coup d'épée;

Que, dans trois semaines et trois jours, il sera guéri, et qu'il viendra au manoir, gaiement et vite vous chercher. —

Et de courir aussitôt à la maison, et de regarder l'anneau : c'était l'anneau que son frère de lait portait à la main gauche!

II

Il s'était écoulé une, deux, trois semaines, et le jeune chevalier n'était pas encore de retour.

— Il faut vous marier; j'y ai songé dans mon cœur, et vous ai trouvé, ma fille, un homme comme il faut.

— Ha c'honi zo dimezet lavaret d'in, me ho ped.
 — Sal-ho-kraz, otré ker, dimezet c'hoaz n'em onn ket.
 — Dalet ma gwalen sour, ha d'ho lez-vamm lavaret
 'M oc'h dimez d'eur marc'heg o tistrei eur a Naoned;
 Gwall c'hoari a zo bet, lahet he floc'hik, du-ze;
 Hen tibet he unan er c'hof gand eunn tol kleze;
 Benn teir zun ha tri de, ha pa vo deuet da vad,
 E tenio d'ar maner, iaouen ha skanv, d'ho kerc'hat. —
 Hag hi d'ar ger doc'h-tu, ha sellet ouz ar bizo :
 Bizo he breur-mager oa gant-han cun he zorn deo!

II

Achuet oa eur zun, ha diou zun, hag ann deirved,
 Hag marc'heg iaouenik ne oa ket c'hoaz distroet.
 — Red eo d'hoc'h dimizi sonjal 'm euz gret em c'halon,
 Ha kavet am euz d'hoc'h, ma merc'h, eunn den a feson.

160 CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

— Sauf votre grâce, ma belle-mère, je ne veux d'autre mari que mon frère de lait, qui est arrivé.

Il m'a donné mon anneau d'or de nocés, et viendra bientôt, gaiement et vite, me chercher.

— Taisez-vous, s'il vous plait, avec votre anneau d'or de nocés, ou je prendrai un bâton pour vous apprendre à parler.

Bon gré, mal gré, vous épouserez Job le Lunatique, notre jeune valet d'écurie.

— Épouser Job! oh! l'horreur! j'en mourrai de chagrin! Ma mère! ma pauvre petite mère! si tu étais encore en vie!

— Allez vous lamenter dans la cour, lamentez-vous-y tant que vous voudrez. Vous aurez beau faire des grimaces, dans trois jours vous serez fiancée! —

III

Vers ce temps-là, le vieux fossoyeur parcourait le pays, sa clochette à la main, pour porter la nouvelle de mort.

— Priez pour l'âme qui a été le seigneur chevalier, de son vivant un homme de bien et de cœur,

— Sal-ho-kraz, va lez-vamm, 'm euz ker euz a zen e-bod
Med euz ma breur-mager, hag a zo er ger digouet.

Bet am euz digant-han gwalennig aour ma eured,
Ha dont a rei enn-berr laouen ha skanv d'am c'herc'het.

— Gand gwalen hoc'h eured, me ho ped, sarret ho pek,
Pe me dapo eur vaz hag ho tiskoo da breek.

Pe dre gaer, pe dre heg, red a vo d'hoc'h dimizi
Da Jobig Al-loarek, da botrig hor marchosi.

— Da Jolik menargars! mervel rinn gand ar c'hlae'har!
Ma mamm, ma mammik paour! mar vez c'hoaz war ann douar!

— It d'en em glemm er porz, klemmit kement ma karfet,
Kaer po ober taillo, benn tri de viot dimezet! —

III

Tro mare-ze a iez ar c'hleuzer koz dre ar vro,
Gant-han he gloc'h bihan, o kiz kannad ar maro.

— Pedit, eid ann eno zo bet enn otro marc'hek,
Keit eo bet war ar be! eunn den mad ha kalouek,

LE FRÈRE DE LAIT.

167

Et qui a été blessé mortellement au flanc d'un coup d'épée,
au delà de Nantes, dans une grande bataille, là-bas.

Demain, au coucher du soleil, commencera la veillée ; et
après on le portera de l'église blanche à la tombe. —

IV

— Vous vous en retournez de bien bonne heure ! — Si je
m'en retourne ? Oh ! oui vraiment ! — Mais la fête n'est pas
finie, ni la soirée non plus.

— Je ne puis contenir la pitié qu'elle m'inspire, et l'horreur
que me fait ce gardeur de vaches, qui se trouve face à face
avec elle dans la maison !

A l'entour de la pauvre fille, qui pleurait amèrement, tout
le monde pleurait, et même M. le recteur ;

Dans l'église de la paroisse, ce matin, tous pleuraient ; tous,
et jeunes et vieux ; tous, excepté la belle-mère.

Plus les ménétriers, en revenant au manoir, sonnaient, plus
on la consolait, plus son cœur était déchiré.

On l'a conduite à table, à la place d'honneur, pour souper ;
elle n'a bu goutte d'eau ni mangé morceau de pain.

Ha ma bet gwall tibet er c'hofgand eunn toll kleze,
Enn tu all da Naoned, kreiz eunn emgann brax du-ze.
Warc'hoaz tro ar c'huz heol, a teraouo ann novez,
Ha kaset vo goude deuz ann iliz wenn d'he vez. —

IV

— C'houj ia d'ar ger a-bred ! — Ma 'z ann dar ger, oh ! ia de !

— Ne ked achu ar fest, na ken-nebeud ar parde.

— N'onn ked evid harzel grand true am euz out-hi,
O walet ar potr-saout tal-oc'h-tal gant-hi enn ti.

Endro d'ar plac'hik paour a oele leiz hi c'halon,
Ann holl dud a oele ha zoken 'na otro person ;

E iliz ar barrez, heure ma, 'nn holl a oele,
Re iaouang ha re gos, nemed hi lex-vamm na re.

Seul-vui ar zonerien, tout d'ar maner a zonc,
Seul-vui he c'honfortec'h, seul-vui he c'halon ranne.

Kaset oe doc'h ann dol d'ar penn-kentan, da goania,
Ne deuz evet banne na debret eunn tamm bara.

Ils ont voulu la déshabiller tout à l'heure pour la mettre au lit ; elle a jeté sa bague, déchiré son bandeau de nocés ;

Elle s'est échappée de la maison, les cheveux en désordre. Où elle s'est allée cacher, personne ne le sait. —

V

Toutes les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait profondément au manoir ; la pauvre jeune fille veillait, ailleurs, en proie à la fièvre.

— Qui est là ? — Moi, Nola, ton frère de lait.

— C'est toi, bien toi, vraiment ! C'est toi, toi, mon cher frère ! —

Et elle de sortir et de fuir en croupe sur le cheval blanc de son frère, l'entourant de son petit bras, assise derrière lui.

— Que nous allons vité ? mon frère ! Nous avons fait cent lieues, je crois ! Que je suis heureuse auprès de toi ! Je ne le fus jamais autant.

Elle est encore loin la maison de ta mère ? Je voudrais y être arrivée.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous ne tarderons pas à y être. —

Eet int d'he diwiskan d'he lakat enn he gwela,
Strinket deus he gwalen, roget he seien neve ;
Ila kuit mez deus enn ti, diskabel-kaer, da vale.
Lec'h ma ees da gubet den e-bed na oar doare. —

V

Lahet ann holl c'holo, ha kousket mad tud ann ti ;
Ar plac'hik paour dihun, lec'h-all, ann derzien gant-hi.
— Na piou a zo aze ? — Me, Nola, da vreur-mager.
— Te a zo aze, te ! Te eo, te, ma breurik ker ! —
Hag hi da lamm er mez, ha kuit war lost he varc'h gwenn,
Ile breac'hig endro d'eann, enn he c'haonze dreon he gein.
— Ni ia buhan, ma breur ! Kant leo hon euz gret me gred !
Plijadur m'euz gen-oud m'am euz-me bet war ar bed.
Pell ma c'hoaz ti da vamm ? me garfe bean digouet.
— Dalc'h mad, ato, ma c'hoar, vo ket pell vimp erruet. —

LE FRÈRE DE LAIT.

169

Le hibou fuyait, en criant, audevant d'eux; aussi bien que les animaux sauvages, effrayés du bruit qu'ils faisaient.

— Que ton cheval est souple et ton armure brillante! Je te trouve bien grandi, mon frère de lait!

Je te trouve bien beau! Est-il encore loin ton manoir?

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous arriverons tout à l'heure.

— Ton cœur est glacé; tes cheveux sont mouillés; ton cœur et ta main sont glacés; je crains que tu n'aies froid.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous voici tout près; n'entends-tu pas les sons perçants des gais musiciens de nos noces? —

Il n'avait pas fini de parler, que son cheval s'arrêta tout à coup, en frémissant, et en hennissant très-fort;

Et ils se trouvèrent dans une ile où une foule de gens dansaient;

Où des garçons et de belles jeunes filles, se tenant par la main, s'ébattaient;

Tout autour des arbres verts chargés de pommes, et derrière, le soleil levant sur les montagnes.

Ar gaouen a dec'he, o ioual tre, dirag-he,
 Kouls hag al loened gwex, gand ann trouz a oa gant-he.
 — Da varc'h a zo ker reiz; da harnex a zo ken skler!
 Me gav anoud kresket eunn tamm mad, ma breur mager!
 Me gav anoud ken drant; pellic ma c'hoaz da vaner!
 — Dalc'h mad ato, ma choar; pelloc'h e tigousemp er ger.
 — Da galon a zo ien, ha da vleo a zo glebet,
 Da galon ha da sorn; me gred e teuz anouet.
 — Dalc'h mad ato, ma c'hoar; setu ni tostik meurbet,
 Na glevex ket moez skiltr sonerien drant hon eured? —
 N'oa ked he gomz laret, he varc'h war zao a jomaz,
 Ha dridal a reaz, hag a-boez penn c'houirinaz;
 Hag he 'nn eunn enezen, kalz tud enn hi o tansal;
 Potred ha merc'bed koant, dorn ha dorn, enn eur vragal;
 Ha gwe glaz tro-war-dro hi karget a avalo,
 Hag ann heol o sevel adreon war ar mencio;

Une petite fontaine claire y coulait ; des âmes y buvant, revenaient à la vie ;

La mère de Gwennola était avec elles, et ses deux sœurs aussi.

Ce n'était là que plaisirs, chansons et cris de joie.

VI

Le lendemain matin, au lever du soleil, des jeunes filles portaient le corps sans tache de la petite Gwennola, de l'église blanche à la tombe.

NOTES

Comme on se le rappelle, la ballade allemande finit à la manière des histoires de l'Hilden-Buch, par une catastrophe qui engloutit les deux héros ; il en est de même de la ballade grecque publiée par Fauriel.

Nous avons vu que les anciens Bretons reconnaissaient plusieurs cercles d'existence par lesquels passaient les âmes, et que Procope place l'Élysée druidique au delà de l'Océan, dans une des îles Britanniques qu'il ne nomme pas. Les traditions galloises sont plus précises ; elles désignent expressément cette île sous le nom d'île d'Avalon ou des Pommes.

C'est le séjour des héros ; Arthur, blessé mortellement à la bataille de Camlann, y est conduit par les bardes Merlin et Taliésin, guidés par Barente, le nautonnier sans pair*. L'auteur français du roman de *Guillaume au court nez* y fait transporter par les fées son héros Renoard, avec les héros bretons.

Un des lais armoricains de Marie de France y conduit de même le da-

Hag our founteunik skler 'tont d'ann traon gand ar gwazio ;
Anson oc'h eva, hag o tont adarre bee ;
Mamm Gwennola gant-ho, hag he diou c'hoar war eunn dro.
C'hoari awalc'h eno, sonio ha iousdenno.

VI

Antronox, d'ar zao heol, merc'hed iaouang a gase
Korf glan Gwennolaik deuz ann iliz wenn d'ar be.

* *Vita Merlini Caledoniensis*, p. 57.

LE FRÈRE DE LAIT.

171

moiseau Lanval. C'est aussi là, on n'en peut douter, qu'abordent le frère de lait et sa fiancée. Mais nulle âme, dit-on, n'y était admise qu'elle n'eût reçu les honneurs funèbres; elle restait errante sur le rivage opposé jusqu'à l'heure où le prêtre recueillait ses os et chantait son hymne de mort. Cette opinion est aussi vivace aujourd'hui en Basse-Bretagne qu'au moyen âge, et nous y avons vu pratiquer les cérémonies funèbres qui s'y pratiquaient alors.

Dès qu'un chef de famille a cessé de vivre, on allume un grand feu dans l'âtre, on brûle sa paille, on vide les cruches d'eau et de lait de sa demeure (de peur, dit-on, que l'âme du défunt ne s'y noie). Il est enveloppé de la tête aux pieds d'un grand drap blanc; on le couche sous une tente funèbre, les mains jointes sur la poitrine, le front tourné vers l'Orient. On place à ses pieds un petit bénitier, on allume deux cierges jaunes à ses côtés, et on donne ordre au bedeau, au fossoyeur, ou quelquefois à un pauvre, d'aller porter « la nouvelle de mort. » Cet homme va de village en village, vêtu, en Tréguier, d'une souquenille noire semée de larmes, agitant une clochette et disant à haute voix « Priez pour l'âme qui a été un tel; la veillée aura lieu *tel jour*, à *telle heure*, l'enterrement le lendemain. »

De tous côtés, vers le coucher du soleil, on arrive au lieu indiqué. En entrant, chacun vient tremper dans le bénitier un rameau qu'il secoue sur les pieds du défunt. Lorsque la demeure est pleine, la cérémonie commence : on récite d'abord en commun les prières du soir et l'office des trépassés; puis les femmes chantent des cantiques. Le défunt reste toujours enveloppé. La veuve seule et ses enfants viennent soulever de temps à autre un coin du drap et le baiser au front. A minuit, on passe dans l'appartement voisin, où le « repas des âmes » est servi. Le mendiant s'y assoit à côté du riche : ils sont égaux devant la Mort. Au reste, comme nous aurons occasion de le dire encore, le pauvre est toujours associé aux douleurs comme aux plaisirs de tous, en Bretagne; il a sa place à la table de mort, comme au banquet des noces.

Au point du jour, le recteur de la paroisse arrive, et tout le monde se retire, à l'exception des parents, en présence desquels le bedeau cloue le défunt dans la bière. Aucun membre de la famille, ni la veuve, ni les frères, ni les sœurs, ni même le plus petit enfant, ne doit manquer à ce suprême et solennel adieu; c'est un devoir sacré. On charge ensuite le mort sur une charrette attelée de bœufs. Le clergé, précédé de la croix, ouvre la marche du cortège funèbre; ensuite vient le corbillard, que suivent la veuve et les femmes en coiffes jaunes et en mantelets noirs plissés, deuil des paysannes, et les autres parents, la tête nue et les cheveux au vent. On se dirige ainsi vers l'église du bourg, où l'on dépose la bière sur les tréteaux funèbres. La veuve reste agenouillée près de son mari pendant toute la cérémonie, et ne se relève que pour le suivre au cimetière.

Le plus grand silence a régné jusque-là; on n'entend que la voix des prêtres qui chantent les hymnes, et des cloches qui sonnent les glas. Mais aussitôt que l'officiant, debout sur le bord de la tombe, a murmuré les derniers mots de la prière des morts, que le fossoyeur a laissé glisser la bière dans la fosse, que l'on touche à l'instant où l'on va perdre pour

toujours celui qu'on aimait, au bruit sourd que rend la bière en tombant, un cri déchirant part de tous les cœurs; souvent la veuve et ses enfants veulent s'élançer après elle. Les hommes se jettent à genoux, en voilant leurs visages de leurs longs cheveux, comme ils le font en signe de deuil; la foule reflue épouvantée, et parfois le prêtre lui-même, quoique habitué à ces douloureux spectacles, ne peut retenir ses larmes.

Quand, au sombre tableau des funérailles bretonnes, d'où l'on dirait l'espoir banni, on oppose les sentiments pleins de promesses d'immortalité qui dictèrent le dénouement de la ballade du *Frère de lait*, le contraste saisit l'esprit. Quel est donc ce clerc trégorrois dont l'âme confiante, ouverte du côté du ciel et oubliant la tombe, aspirait à la céli-vrance, à la vie sans fin, à la joie, à la pleine lumière? Ne conviennent ils pas bien au poète breton les beaux vers du grand poète français?

On dirait que son œil qu'éclairait l'espérance
Vot l'immortalité luire sur l'autre bord.

XIII

LE FRÈRE DE LAIT.
(AR BREUR MAGER.)

Andante

Bra ou merc'h di - jeu - til a
 oa dre - ma tro - war - dro, eur
 pla c'hik tri - ouec'h vloa, Gwen - no - la - ik he
 ha no, eur pla c'hik tri - ouec'h
 vloa, Gwen - no la - ik he ha no.

LE CLERC DE ROHAN.
(KLOAREK ROHAN.)

Mesloso

Merc'hik koantig euz a Ro-han: Allaz Merc'hik koan-
 -tig euz a Rohan Ne oa merc'huet hi ur-nan